

Zeitschrift:	L'écran illustré : hebdomadaire paraissant tous les jeudis à Lausanne et Genève
Herausgeber:	L'écran illustré
Band:	2 (1925)
Heft:	17
Artikel:	Tom Mix fait son entrée... à pied dans Paris
Autor:	[s.n.]
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-729415

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

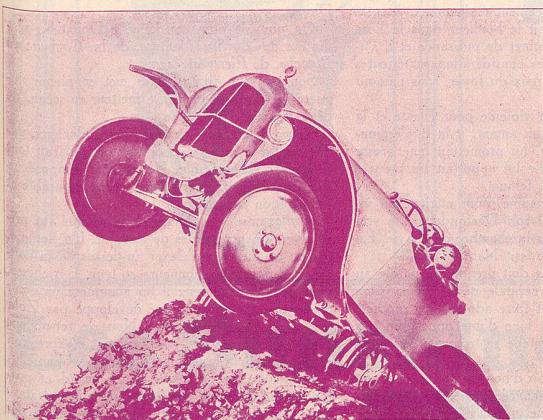
Download PDF: 06.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

TERREUR

avec PEARL WHITE

passe cette semaine au Cinéma du Bourg.



“TERREUR”

J'ai revu avec plaisir *Terreur*, je l'ai revu sans aucun souci d'y découvrir des psychologies absurdes ou des métaphysiques éthérées. Comme le dit Pearl White elle-même dans un avis au public très bien tourné, *Terreur* c'est du cinéma, rien que du cinéma. C'est déjà beaucoup et peut-être avons-nous tort d'exiger parfois du cinéma d'être autre chose que du cinéma.

De l'action, du mouvement, des péripéties imprévues et toutes pathétiques, des chutes et des rebondissements, des poursuites et des traquenards, des culbutes et des empoignades, tout y est et rien n'y manque. Et Pearl White suffit à tout.

On a applaudi ses façons audacieuses et très farfanesques de monter à cheval, de sauter, de descendre à la corde le long de maisons à sept étages (ce que nous avons de mieux en grattier). Mais le clou du film ce fut l'équipée en auto-chenille à travers les plus épouvantables terribles. Pearl White conduit ces petits monstres d'acier avec une maestria, une crânerie, une aisance que lui envieraient bien des rois du volant. L'épisode du tank est d'ailleurs rattaché suffisamment à l'action et la prise de vues des diverses positions de l'auto en équilibre instable sur des crêtes boueuses est tout à fait remarquable.



PEARL WHITE dans *Terreur*.



Quelques combats de boxe assez imprévis dans les égouts de Paris — un aspect très particulier des bas-fonds de la capitale — furent appréciés des amateurs d'uppercut.

Mais Pearl White n'est pas uniquement ce démon du mouvement que ses premiers films nous avaient déjà appris à connaître. Elle est encore une très savoureuse interprète de comédie. Dans *Terreur* qui comporte, surtout au début, des scènes d'observation, elle a une intelligence du geste et de l'attitude, un sens de l'expression que l'on regrette de voir insuffisamment exploités. Pearl White fut même une excellente interprète de drame. Souvenez-vous de sa série trop courte de la *Fox* et en particulier du *Voleur*.

A côté d'elle les camarades français sont un peu sacrifiés : ils semblent des satellites modestes autour d'un astre, mais ce n'est certainement pas de leur faute. Il est cependant possible d'apprécier Mlle Arlette Marchal et Mme de la Croix ; MM. Baudin, Paoli, Gerville, Vermoyal, Marcel Vibert, Martial. (Cine-Ciné.)

Annoncez dans L'Écran Illustré

MONSIEUR BEAUCAIRE avec Rodolph VALENTINO

passe au Modern-Cinéma à Lausanne

Nous nous trouvons à la Cour de Louis XV, à l'époque où la marquise de Pompadour exerçait sur le roi une influence prépondérante (Paulette Duval), tandis que Marie Leczinska (Lois Wilson), reine de France, subissait mélanconiquement les intrigues de la favorite.

Un des plus brillants et galants princes de la Cour était Louis-Philippe, duc de Dreux (Rodolph Valentino), que le roi avait décidé de marier à sa cousine, la jeune princesse Henriette de Bourgogne (Bébé Daniels), laquelle sortait à peine du couvent. Mais celle-ci, peu faite aux usages de cette Cour, éprouvait une réelle antipathie pour Philippe de Dreux qu'elle savait volage et l'un des plus fidèles alliés de la Pompadour ; aussi elle ne tardait pas à l'évincer, lui déclarant : « Je préférerais l'amour honnête d'un laquais, du moins s'il était un homme, car vous n'êtes vous, qu'un triste roi des œufs. » Philippe, pris déjà par le charme de la jeune princesse Henriette, rompait publiquement avec la favorite au cours d'un souper au Trianon. Le roi, furieux de l'attitude subite du duc, ordonnait qu'on se saisit de lui, mais Philippe s'échappait et se réfugiait en Angleterre.

C'est auprès du comte de Marfand, ambassadeur de France qu'il trouva asile en se dissimulant sous l'anonymat du barbier de Son Excellence, à ce moment en villégiature à Bath, célèbre station thermale où se lançait la mode. Ayant vu un jour une dame d'une extrême beauté, Lady Carlisle, surnommée « la belle de Bath », Philippe entreprit d'obtenir ses faveurs, car il était un galant impénitent, toujours prêt à se battre pour une rose, pourvu que cette rose fut le symbole des faveurs d'une dame.

Un soir, au Club aristocratique de l'endroit, où il s'était introduit sous le simple nom de « Monsieur Beaucaire », il fut reconnu pour être le barbier de l'ambassadeur et publiquement jeté dehors par le duc de Winterset, lequel était d'ailleurs un fieffé tricheur.

Beaucaire, qui avait son plan, avait organisé chez lui un tripot clandestin, y attira Winterset, le surprit bientôt en train de tricher, et, pour sa punition, il exigea que celui-ci le présentât le soir même à la Belle de Bath sous le nom de « Duc

de Sans-Souci », fraîchement arrivé de France, car la dame n'eût jamais consenti à accepter les hommages d'un roturier, à plus forte raison d'un barbier.

Sous ce titre nouveau, M. Beaucaire (ex-duc de Dreux), ne tardait pas à troubler le cœur de la belle à la grande fureur de Winterset qui, lui-même, prétendait ardemment à l'amour de Lady Carlisle. Désormais, allait s'engager entre les deux hommes une lutte sans merci aux péripéties innombrables que nous nous en voudrions de déflorer.

Une nuit que Winterset avait organisé une brillante fête dans un parc en l'honneur de la Belle de Bath, une dizaine de spadassins à sa solde tombèrent sur « Monsieur Beaucaire » qui fut blessé grièvement vers le dixième assaut ; et tandis que la belle allait défaillir, « Beaucaire » voulut tenter une expérience décisive pour bien savoir s'il devait l'amour de la dame à lui-même ou au titre qu'il portait. Il laissa donc Winterset révéler à Lady Mary qu'il n'était qu'un barbier. Tout aussitôt, avec indignation, la Belle renia ses premiers sentiments. Alors, irrésistiblement, la pensée de l'ex-duc de Dreux se porta vers la jeune princesse de la Cour de France qui lui avait dit un jour : « J'aimerais mieux l'amour fidèle d'un laquais. » Après une semaine de convalescence, notre héros décida de tirer une éclatante vengeance des humiliations subies au milieu des aristocrates anglais. Ayant lancé un défi à Winterset, malgré que le club fut gardé soigneusement, notre « Beaucaire » franchissait mystérieusement les barrages et, revêtu de son plus beau costume de la Cour de France, il se présenta une dernière fois à la Belle de Bath ; mais celle-ci le bafouait encore publiquement et il allait être jeté dehors comme un vulgaire usurpateur de titres et de dépositions, lorsque soudain un envoyé spécial du roi de France surveillait porteur d'un message royal dans lequel Sa Majesté suppliait son cousin de Dreux de revenir à Versailles où l'on mourait d'ennui depuis que l'on était privé de sa fantaisiste personne.

Et comme la Belle de Bath implorait son pardon, le duc lui répondait : « C'est moi votre oblige, je vous dois ma plus belle expérience, car vous m'avez appris à reconnaître la valeur d'un cœur que j'ai laissé en France et qui lui, au moins, préférat l'amour d'un laquais à celui d'un monarque... »

Bientôt, Philippe de Dreux revenait à Versailles où, bien facilement, il obtenait son pardon et l'amour de la jeune princesse qui l'avait longtemps attendu.

Nous ne saurions assez insister sur la beauté de ce film dont une très riche analyse ne saurait dire toute l'élégance somptueuse. Il y a là une allure, voire un je ne sais quoi de racé qui fait de *Monsieur Beaucaire* une des plus étonnantes reconstructions historiques en même temps qu'une des plus belles créations du grand acteur Rodolph Valentino.

“Monsieur Beaucaire” au Modern

Rodolph Valentino, excellent dans le *Cheik*, merveilleux dans *Les Arènes Sanglantes*, prodigieux dans tous ses films, mais sublime dans *Monsieur Beaucaire*, le film grandiose qui, dès vendredi, passe à l'écran du Modern, remportera à Lausanne comme dans toutes les villes où son nom paraît à l'affiche, l'éclatant succès dû à son grand talent. Fidèle à sa devise de ne jamais présenter que des films de tout premier ordre, la Direction du Modern, malgré la saison avancée, offre à ses fidèles habitués et au public lausannois en général, un des plus beaux spectacles cinématographiques de l'année. On a suffisamment parlé de *Monsieur Beaucaire* dans la presse mondiale pour que point ne soit besoin d'en faire de nouveaux éloges. Le public lausannois, par une fréquentation toujours plus assidue de la belle salle de l'avenue Fraise, saura prouver à sa Direction que les inlassables efforts qu'elle déploie pour lui présenter toujours ce qu'il y a de mieux, trouvent auprès des amateurs du septième art l'accueil qu'il convient. L'immense salle du Modern ne désemplira pas cette semaine et ce ne sera que justice.

L'activité de l'Ufa à Berlin

Fritz Lang a avancé les préparatifs de son grand film *Métropolis*, d'après le roman de Théa von Harbou. Il commencera déjà à tourner dans les premiers jours de mai. M. Murnau est déjà en plein travail dans les ateliers de l'Ufa à Tempelhof pour la réalisation de son nouveau film *Le Tartuffe*, d'après Molière. Jannings s'est chargé du rôle principal et avec lui Lili Dagover, Lucie Höflich, Rosa Valetti, Werner Krauss, André Mattoni et Herman Picha formeront un bel ensemble.

Arthur Robinson prépare aussi un grand film *Manon Lescaut* (d'après le célèbre roman de l'Abbé Prévost) où Lia de Putti et Wladimir Gaidarov rempliront les rôles les plus importants. Le manuscrit de ce film a été écrit par Hans Kyser.

A Babelsberg on est en train de terminer un film de Sternheim de l'Ufa sous la régie de Hans Schwart, avec Mary Johnson et André Mattoni.

En même temps Max Mack tourne à Tempelhof une nouvelle comédie avec Ossi Oswalda, *La Carrière*, d'après un manuscrit de Willy Haas. Les autres interprètes principaux de ce film sont Willy Fritsch et Nora Gregor. Dans un autre atelier de Tempelhof, Félix Basch a commencé les prises de vues d'un Mémo-Film de l'Ufa, *Le Mari de sa Femme*, avec Lucie Dörrbecker. Le manuscrit est de la plume d'Alfred Hainz d'après une idée de Hans Liedke.

Dans les ateliers de l'Ufa on met la dernière main à un nouveau Davidson-film sous la régie de Paul Ludwig Stein avec Liane Haid dans le rôle principal.

Lothar Mondes commence un nouveau film, *La Double* (manuscrit de Robert Liebmann), d'après une idée de Victor Leon, dans lequel Lili Dagover jouera le rôle principal avec Conrad Veidt, Lillian Hall, Davis et Georg Alexander.

Dr Ludwig Berger, André Dupont, Heinrich Bolten-Baekers, Bochus Gliese et Dr Johan Guter, sont aussi à l'ouvrage pour la réalisation de grands films. Nous publierons sous peu leurs projets et les noms de leurs collaborateurs.

MANDRIN

Grand film historique, passe à la Maison du Peuple

En 1754, sous le règne de Louis XV, le Dauphiné, situé à la frontière du duché de Savoie, était gouverné par le Comte Bouret d'Eriigny.

Impitoyable et sans miséricorde, Bouret d'Eriigny faisait saisir, vendre, expulser des malheureux qui ne pouvaient acquitter l'impôt.

Un jeune muletier, Louis Mandrin, s'est fait chef d'une bande de partisans qui se sont révoltés contre la tyrannie de Bouret d'Eriigny. Il s'est érigé protecteur du peuple et ennemi de l'oppresseur.

Un jour, Mandrin fait une descente dans la petite bourgade de Beaujeu et se fait conduire chez le riche entrepreneur de tabacs, Agénor Malicet, forçant ce dernier à accepter du tabac de contrebande en échange du montant de sa caisse. Mais là, le jeune capitaine des contrebandiers devient victime des beaux yeux de Nelly Malicet, la fille de l'entrepreneur.

Alarmé par les exploits de Mandrin, Bouret d'Eriigny réunit le Conseil de province, décide